

# SUR LES CHEMINS NOMADES

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Sur les traces du Prêtre Jean, 2011*

*À la barbe des ayatollahs. Dans l'Iran et l'Afghanistan d'aujourd'hui, 2012*

NICHOLAS JUBBER

SUR LES CHEMINS  
NOMADES

De l'Atlas à Tombouctou

*Traduit de l'anglais  
par Marie-Odile Probst*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *The Timbuktu School for Nomads*

First published by Nicholas Brealey Publishing in 2016  
An imprint of John Murray Press

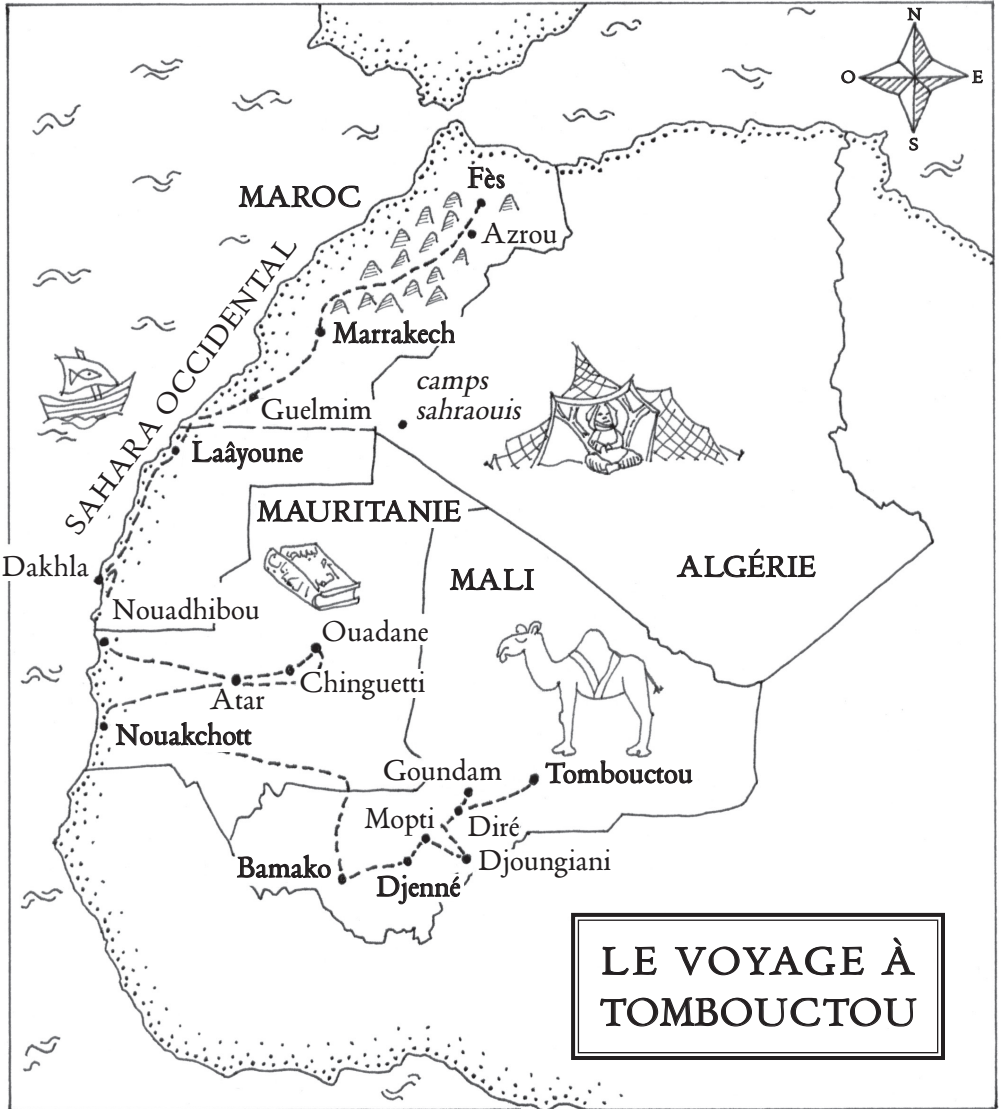
Copyright © Nicholas Jubber 2016

Carte : Sandra Oakin

© 2020, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-634-4

*Pour Poppy*



*Afrique, pays que j'ai parcouru de part en part; dans lequel toute chose que je vis digne d'observation, je m'employai présentement à consigner; quant aux choses que je ne vis pas, elles me furent en général rapportées par des personnes des plus dignes de confiance, qui étaient elles-mêmes des témoins oculaires de ces choses.*

Léon l'Africain,  
*Description de l'Afrique*

*Avant d'annoncer la rosée nous savons bondir de la fourmilière, comme l'orage qui interrompt la trêve et devenir des râles, arcs-en-ciel des bras et des chants et des routes bondissantes, empilant les barrières, les garnisons, et les frontières, dans la besace des vertiges et des nausées de bile nostalgique, voix de la marche en vrille.*

Hawad (poète touareg),  
*Le Coude grinçant de l'anarchie*<sup>1</sup>

---

1. Traduit du touareg par l'auteur et Hélène Claude-Hawad, Éditions Paris-Méditerranée, 1998. (*Note de la Traductrice.*)





## Prologue

Les villes étaient en pleine effervescence, le désert était calme.

On agitait des banderoles sur les immenses places publiques. Le peuple bâillonné durant des décennies vociférait à en perdre la voix. L'Afrique du Nord tout entière était paralysée par les manifestations. Mais c'était un phénomène urbain, mis en lumière par les flashes des photographes et la technologie LED, orchestré par les médias sociaux. Les habitants des campagnes étaient hors champ.

Je m'apprêtais à partir pour le Sud. Je voulais gravir des montagnes, franchir des dunes, voguer le long des fleuves, camper sous des palmiers doums. J'avais soif d'aventure. Je voulais traverser le désert, parcourir les vastes étendues entre les antiques cités de Fès et de Tombouctou. Je voulais, plus précisément, suivre les traces de Léon l'Africain, un explorateur du XVI<sup>e</sup> siècle qui avait accompagné son oncle jusqu'à l'Empire songhaï en 1507.

À vrai dire, ce qui m'éperonnait n'était pas tant « traverser le désert » que la perspective de voyager *dans* le désert. Je n'étais pas obnubilé par l'idée de cartographier un itinéraire inconnu ou de battre un record – je voulais seulement rencontrer les personnes qui vivaient là. Je rêvais de ce voyage depuis l'âge de six ans, depuis le jour où, juché sur la selle formée par les

genoux de mon père, j'avais vu le Sahara pour la première fois – comme tant d'autres de ma génération – encadré par le tek et transmis par les tubes cathodiques du poste de télévision familial.

Depuis l'émotion que j'avais ressentie en regardant *Star Wars*, lorsque les dunes de la planète Tatooine avaient envahi notre salon, j'associais le désert à l'ailleurs et au lointain – le *nec plus ultra* de l'aventure. Sous ma couette la nuit, je me mis à lire les histoires d'Ali Baba et de Sindbad, de préférence à *L'Expédition du Kon-Tiki* de Thor Heyerdahl et au *Livre de la jungle* de Kipling. Les forêts humides et les pôles arctiques n'enflammèrent jamais mon imagination avec la même force. Le désert – les paysages de *Mad Max* et de *Dune* autant que ceux de T. E. Lawrence et de Wilfred Thesiger – me permettait d'accéder à un univers complètement différent du mien.

La science-fiction avait éveillé mon intérêt pour le désert, mais ce fut le volumineux ouvrage de Léon l'Africain qui m'incita à me lancer dans ce voyage particulier. Publié, dans sa première édition, à Venise sous le titre *Della descrizione dell'Africa e delle cose notabili che iui sono* (*Description de l'Afrique et des choses notables qui y sont contenues*), le livre a peu de rivaux parmi les récits de voyage de son époque. Fourmillant de commentaires sur le commerce et les coutumes, mêlant faits historiques avérés et simples rumeurs, maints préjugés du XVI<sup>e</sup> siècle et quelques piquantes anecdotes<sup>1</sup>, il brosse le portrait d'une Afrique à la fois mystérieuse et étrangement familière.

Je partis avec l'intention de mettre mes pas dans ceux de Léon. Mais au fil de mon périple, je me suis rendu compte qu'établir des parallèles entre nos deux expéditions m'importait moins que de rencontrer les personnes qu'il décrit – du moins, leurs descendants. Voyager impose souvent ses propres codes : plus je m'enfonçais en Afrique du Nord, plus je me sentais attiré par les communautés nomades rencontrées en

---

1. Il parle, par exemple, d'une secte soufie « habituée à festoyer et à chanter des chansons lascives », dont les membres ôtaient leurs vêtements dans la chaleur de leur danse et « s'embrassaient de façon voluptueuse » ; et de diseuses de bonne aventure lesbiennes qui « brûlent de désir » pour leurs clients, et « exigent au nom du diable pour récompense de pouvoir coucher avec eux ». (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

cours de route. Je décidai alors de faire de leur monde le point d'orgue de mon odyssée. J'envisageai de me rendre à Tombouctou et de me joindre à une caravane de nomades en partance pour les mines de sel du nord du Mali. Ce serait l'apogée de mon expédition.

Dans les dunes du sud du Maroc, j'ai campé avec un chame-lier berbère du nom de Salim sous la crête déchiquetée de la montagne Noire. J'ai monté un dromadaire adepte du Harlem Shake, suis tombé deux fois et, après avoir mangé la viande de chèvre séchée que Salim décrocha de sa selle (une sorte de bœuf séché du désert), j'ai servi de festin à la horde d'insectes locaux. Je garde un souvenir cuisant de la nuit où, malade, j'ai dû sortir en urgence de la tente, ai contourné en titubant la galette durcie de mon vomi précédent, pour voir, horrifié, une myriade d'yeux gros comme des têtes d'épingle luire dans le rayon de ma torche. Mon apprentissage du désert allait se révéler aussi raide que la dune qui me valut ma première chute.

« Désert ». Le mot n'est pas très évocateur. Il est dérivé du verbe latin *deserere*, pardonner. L'arabe est bien plus expressif, comme il est naturel provenant d'une langue née dans le désert (littéralement : le mot « arabe » est un dérivé d'un terme sémitique désignant une étendue aride). Tout comme les langues inuites qui possèdent des vocables spécifiques pour qualifier la consistance de la neige, l'arabe use de termes différents pour rendre compte de la configuration du terrain : *baadiya* pour les steppes sauvages, *tih* pour les étendues sans piste, *sahel* ou rivage pour la ceinture semi-aride qui enserre le Sahara. Mais « sahara » est la dénomination la plus courante : *as-sahra* désigne la couleur, le mélange spécifique de jaune et de rouge.

Bien avant que j'aie quitté le Maroc, l'orage grondait déjà dans les villes d'Afrique du Nord. Les décombres des régimes autoritaires servaient de combustible, alimentant les flammes du sectarisme incandescent. L'Égypte accouchait dans la douleur de sa révolution ; la Libye était étranglée par la guerre civile. Quelques semaines plus tôt, les rebelles libyens avaient sorti le colonel Kadhafi du tunnel de drainage des eaux où il était tapi, et l'avaient mis à mort. Son stock d'armes était tombé entre diverses mains, dont celles des Touaregs qui avaient combattu en première ligne dans son « armée de l'islam ».

Sans le savoir, heureusement, j'avais emprunté la même direction que les militants. Je voyageais en bus, en bateau et parfois en charrette à âne, avec pour tout bagage un sac à dos guère plus lourd que mes chaussures de marche. Les militants avaient des jeeps Hilux chargées de lance-roquettes, de mortiers et de mitrailleuses. À l'époque où j'atteignis Tombouctou, la Tempête du désert se profilait déjà, bien que je n'aie discerné qu'un horizon brumeux.

En théorie, j'aurais pu tomber plus mal, mais je n'eus aucun mauvais pressentiment. Une semaine avant la date prévue pour le départ de la caravane de sel, des djihadistes armés entrèrent dans Tombouctou, alors que les habitants étaient à la mosquée pour leurs prières du vendredi. Quatre touristes furent kidnappés dans un hôtel, et l'un d'eux qui avait tenté de résister fut abattu. Entreprendre une traversée du désert devenait inconcevable – pour la simple raison qu'aucun guide n'accepta de m'accompagner. Mon projet contrecarré, je suis rentré.

Un mois plus tard, le désert du nord du Mali, détrônant l'est de la Libye, était devenu l'endroit le plus dangereux d'Afrique. Les postes militaires tombèrent les uns après les autres. Des pans entiers du Sahara furent occupés. Des troubles éclatèrent dans la capitale malienne de Bamako; l'incapacité de l'armée à contenir la rébellion impatientait le peuple. En mars 2012, un coup d'État parti d'une caserne renversa le président Amadou Toumani Touré. Comme une chèvre qui s'égaré trop loin du troupeau pour se tirer seule d'affaire, le Mali fut aspiré dans les sables mouvants. Les militants exploitèrent le chaos régnant dans la capitale et en profitèrent pour déclarer l'indépendance de l'Azawad, le désert du nord du Mali. Des djihadistes bien entraînés se joignirent au mouvement de libération et finirent par prendre le pouvoir, soutenus par les fonds généreux d'Al-Qaïda au Maghreb<sup>1</sup>, de louches donateurs du Moyen-Orient et les rançons versées par des gouvernements européens naïfs.

---

1. Bien qu'il partage son image de marque avec l'organisation mère, AQMI a une parentèle complexe, étant issu du Groupe salafiste pour la Prédication et le Combat en Algérie, qui a émergé dans la guerre civile algérienne au début des années 1990. En 2006, il changea de nom pour s'aligner avec les courants djihadistes internationaux, unissant sa volonté d'instituer un califat africain à des aspirations similaires au Moyen-Orient.

Le Mali, le pays le plus accueillant de la ceinture saharienne pendant si longtemps, s'était désintégré et transformé en une zone de non-droit aussi inhospitalière que la Syrie ou l'Irak.

Un an durant, le drapeau noir des djihadistes pendit mollement dans l'air de Tombouctou qu'aucune brise n'agitait. Sous le coup des mesures prohibant la musique, instaurant l'obligation pour les femmes de cacher leur chevelure et la ségrégation entre les sexes, les habitants affligés se terraient. Ceux qui en avaient les moyens montrèrent leur désapprobation en quittant la ville ; la majeure partie de la population s'en alla sous l'occupation. Mais en février 2013, la situation changea de nouveau. L'armée française lança l'opération Serval, et s'abattit sur le Sahara à la tête d'une alliance panafricaine. Les djihadistes durent abandonner Tombouctou ainsi que d'autres bastions ; après l'enthousiasme des célébrations initiales, l'armée française s'embourba dans le marécage d'un conflit à long terme – phénomène qualifié par les reporters de guerre d'enlissement. La situation au Mali restait périlleuse, mais pour la première fois depuis mon séjour précédent, on pouvait envisager d'y retourner.

Si le conflit proscrivait les caravanes de sel pour l'instant, j'avais d'autres raisons de m'y rendre. Je connaissais déjà plusieurs communautés nomades d'Afrique du Nord ; je voulais les revoir et en rencontrer d'autres, afin d'assembler les différentes pièces du puzzle qui me permettrait de broser un tableau de la vie nomadique au XXI<sup>e</sup> siècle. Je voulais apprendre des nomades à puiser de l'eau, monter un dromadaire et dresser un camp, approfondir certaines des leçons apprises lors de mon précédent séjour.

Le temps de reprendre le chemin de l'école était venu.



Imaginez... que les Huns déploient leurs hordes de chevaux entre le Rhin et le Danube. Ou que les tentes en feutre des Scythes festonnent encore les rives de la mer Noire. Que les Goths se drapent de peaux de mouton sur la côte de la mer Baltique. En Afrique du Nord, il y a des Berbères,

des Foulanis et des Touaregs (et d'autres communautés tout aussi anciennes) qui perpétuent des traditions et des savoir-faire depuis des temps immémoriaux. Je ne dis pas que nous devrions les honorer en raison de leur seule ancienneté, mais un mode de vie qui perdure depuis si longtemps n'a-t-il pas quelque chose à nous enseigner? «Les peuples de pasteurs africains qui vivent en lien étroit avec leurs terres depuis des millénaires, écrivent les écologistes Aggrey Ayuen Majok et Calvin W. Schwabe, doivent être pris au sérieux; on doit considérer qu'ils savent ce qu'ils font et qu'ils ne cherchent pas à tout prix leur propre destruction.»

À mesure que je découvrais l'Afrique du Nord, j'entrais en résonance avec les nomades menant leurs grands troupeaux au travers de contrées plus vastes qu'aucun autre pays où je m'étais rendu. L'héritage nomadique imprègne nos cultures sédentaires. Mais, en Europe, quelques siècles ont suffi pour réduire à néant nos modes de vie itinérants, fauchés par une horde de puissants adversaires (depuis les terrains clôturés jusqu'à l'industrialisation et à la privatisation). À l'exception de quelques rares endroits, la pratique de l'itinérance ne survit plus que dans le vocabulaire hérité de nos ancêtres – dans des mots tels que «capital» (*chatel* donna «cheptel», le patrimoine se comptait en têtes de bétail), l'anglais *fee*, redevance (dérivé du vieil anglais, *feoh*, bétail) ou «agréger» (écho de sa racine latine, *gregare*, conduire un troupeau). Si le nomadisme ne joue plus de rôle prépondérant dans nos économies, il nous a laissé un legs.

En Afrique, les enjeux sont très différents, et permettent à un archipel d'îles nomadiques de subsister dans un océan d'urbanisation. Les raisons en sont multiples et complexes, les principales étant la prévalence des organisations tribales, le progrès relativement lent de l'industrialisation et les particularités géographiques. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que le Sahara était en proie à un «dessèchement progressif», les rênes du pouvoir passèrent peu à peu entre les mains de ceux qui étaient les mieux équipés pour s'orienter dans le désert. Les nomades devinrent les maîtres de leurs voisins sédentaires, et établirent une caste d'esclaves et des systèmes de droits encore partiellement en vigueur de nos jours. Loin d'être en déclin, pendant de longues périodes au cours des derniers millénaires,

le nomadisme était en plein essor. La position de faiblesse de nombreux groupes de nomades d'Afrique du Nord est un phénomène récent.

On peut essayer de se frayer un chemin dans l'histoire de l'Afrique du Nord en se concentrant uniquement sur ses tribus itinérantes. Dans l'Antiquité, les Gétules, éleveurs de bétail, pillèrent leurs vassaux romains et refusèrent de leur payer tribut; les ombrageux Mauris, ancêtres des Maures, entretenirent des relations commerciales avec Carthage et donnèrent à Rome maints vaillants cavaliers. La période médiévale fut dominée par l'apparition des Hilaliens (« Fils du Croissant de Lune »), une tribu arabe qui pénétra en Égypte avec ses troupeaux et les poussa jusqu'au Maroc, en pillant, brûlant et ravageant les forêts du Maghreb du XI<sup>e</sup> siècle. Selon l'illustre historien maghrébin Ibn Khaldoun, ils « s'attachèrent au territoire, et le plat pays fut complètement ruiné ». De nombreux chroniqueurs médiévaux tenaient les nomades pour responsables de tous leurs malheurs. Pourtant, ce sont eux qui ont implanté l'arabe, qui est devenue la lingua franca de la région, et la foi en l'islam, en écrasant leurs opposants sédentaires dans une série de victoires, dont les bardes colportent les faits d'armes encore à notre époque.

Les dynasties médiévales les plus guerrières étaient d'ascendance nomade, telles celle des Almoravides avec leurs terrifiants roulements de tambours, fléau du Cid et de la Reconquista espagnole, et celle des Mérinides, qui régnèrent sur le Maroc à la fin de l'ère médiévale. Lorsque le sultan Abdelhafid signa avec les Français l'indépendance du Maroc en 1912, ce sont des Berbères du Moyen Atlas qui s'opposèrent à la domination étrangère avec le plus de vigueur, alors que ce sont les élites urbaines qui bénéficiaient des fruits de l'indépendance. Plus récemment, la poussée de séparatisme touareg plane, tel un épervier, sur la politique du Sahara, alors que les Sahraouis de tradition nomade continuent de se battre pour leur indépendance contre le Maroc dans la dernière colonie africaine. À l'encontre des présumés de nombreux anthropologues de salon, les nomades d'Afrique sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

« Nomade » vient du grec *nomas*, pastoral, et du mot apparenté *nomos*, pâture. C'est la raison pour laquelle les anthropologues

(qui travaillent souvent selon des paramètres plus rigoureux que les auteurs de récits de voyage) définissent les nomades comme des pasteurs se déplaçant avec leur bétail en quête de pâturages. Mais le mot arabe recouvre un dérivé plus large, plus intéressant. *Bedawi* (bédouin) vient de *badw*, qui signifie à la fois désert et début. Pour les Arabes habitant le désert, un lieu où l'on ne peut vivre de la chasse, le nomadisme et l'élevage de troupeaux étaient le seul type d'existence viable. Les Arabes des villes méprisent ce mode de vie – pourquoi s'adonner à une activité aussi désuète alors qu'on peut s'enrichir avec le pétrole? – et le révèrent à la fois.

Cette attitude ambivalente entre dédain et respect est l'épée à double tranchant qui stigmatise la réputation des nomades dans l'ensemble des textes historiques. Que Caïn ait tué ou non Abel, il est fort probable qu'un fermier a assommé un berger il y a très longtemps de cela (les Foulanis du centre du Mali me raconteront maints épisodes similaires), et tout le monde s'en est ensuite donné à cœur joie. Personne n'illustre cette dissonance cognitive mieux qu'Ibn Khaldoun. «C'est dans leur nature que de piller tout ce que les autres possèdent, écrivit-il au XIV<sup>e</sup> siècle. Leur pitance gît partout où tombe l'ombre de leur lance.» Ce qui n'empêche pas cet habile penseur de décréter dans un autre passage, étayant la sempiternelle dichotomie : «Les Bédouins sont plus proches de l'état naturel premier et plus éloignés des habitudes impies imposées aux âmes [des sédentaires].»

Des siècles plus tard, la même incohérence a toujours cours. On accuse les nomades de dénuder les collines, de déboiser les forêts et de désertifier les plaines (la «Tragédie des communs» dénoncée par William Forster Lloyd au XIX<sup>e</sup> siècle et popularisée dans les années 1960 par l'écologiste Garrett Hardin<sup>1</sup>)

---

1. Ce concept a servi à imposer des restrictions aux droits de pâturage et même à justifier des implantations imposées par la force, en dépit des mesures de sauvegarde historiquement concédées aux communautés nomadiques. L'écologiste Katherine Homewood observe : «La Tragédie des communs a sous-tendu la puissante pression politique nationale et internationale tendant à privatiser les prairies, avec des conséquences drastiques... Cette tendance à la privatisation a interagi avec les projets d'établissements de frontières pendant la période coloniale et la période d'après l'indépendance du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont marginalisé la majeure partie de la population pastorale à la périphérie



et de ne pas s'acquitter de l'impôt – mais leur cause est récupérée par des politiciens soucieux d'afficher leur conscience écologique ou leur sensibilité culturelle. Il n'est pour s'en convaincre que de penser à la façon dont le colonel Kadhafi a passé quatre décennies à se pavaner sous une tente, et à prospérer sur des stéréotypes nomadiques.

Le nomadisme est-il réellement la « mort dans la vie », tel que l'a stigmatisé T. E. Lawrence? Des millions de gens mènent encore ce type d'existence en Afrique du Nord, et, au Mali, on estime que cela concerne plus d'un dixième de la population. Tous les nomades ne sont pas prêts à renoncer à leur mode de vie; pas encore, du moins. J'escomptais que me mêler à différentes communautés de nomades me permettrait de comprendre pourquoi tant d'hommes s'obstinent à vivre dans des conditions aussi rudes; d'appréhender ce qui les relie à leur passé complexe, les menaces qui pèsent sur leur présent, et la façon dont ils envisagent leur avenir. Non seulement ce qu'était leur vie du temps de Léon l'Africain, mais ce qu'elle est devenue à notre époque.

Je partis donc de nouveau pour l'Afrique du Nord, afin de parfaire mon éducation dans cet autre monde. De reprendre le fil d'un apprentissage qui avait débuté au fin fond du Sahara, dans une ville si notoirement hors des sentiers battus que ses habitants vous accueillent avec la formule : « Bienvenue au milieu de nulle part. »

---

politique et géographique des États-nations africains, la fragmentant entre des nations voisines souvent hostiles, l'encourageant à se sédentariser et l'entraînant dans des conflits géopolitiques destructeurs et violents. »



Première partie  
Au milieu de nulle part

*Grande Afrique, ton soleil illumine-t-il,  
Tes collines enveloppent-elles une cité aussi belle  
Que celles qui étoilèrent la nuit du monde de jadis ?  
Ou la rumeur de ta Tombouctou n'est-elle  
Qu'un rêve aussi évanescent que ceux des temps anciens ?*

Alfred Tennyson,  
« Timbuctoo »



# 1

## Cité d'Or

Bien qu'il y ait un temple auguste, dont les murs sont faits de pierre et de chaux; et un palais princier construit aussi par un très habile artisan de Grenade<sup>1</sup>. Le riche roi de Tombuto a de nombreux plats et sceptres en or, dont certains pèsent mille trois cents livres, et les fastes de sa cour sont magnifiques.

C'est ce qu'écrivit Léon l'Africain aux environs de 1510 lorsqu'il atteignit Tombouctou après une traversée du Sahara de quelque deux mille kilomètres. Cinq siècles plus tard, j'arrivai par bateau, et je griffonnai ceci dans mon journal :

Vous sortez du désert anticipant une ville, et vous vous retrouvez au beau milieu avant de comprendre que vous y êtes. La Grande Mosquée est le bâtiment le plus imposant et, comparée à la mosquée de Djenné, elle ressemble à une termitière (qui plus est, on ne m'a pas laissé jeter un œil à l'intérieur). Les rues sont si poussiéreuses que je ne cesse de me frotter les yeux, et je transpire tellement que j'ai l'impression d'être un de ces morceaux de viande grouillants de mouches à l'étal des boucheries. Mais mais mais. Je

---

1. Il s'appelait Abou Ishaq es-Sahéli (bien que ses amis le connussent sous le nom de «Petite Casserole») et il reçut la généreuse somme de quatre cent quarante livres d'or pour sa peine.

suis à Tombouctou. Ce fichu Tom-bouc-tou! Je marche dans les rues de TOMBOUCTOU!!!

Partout ailleurs, cela aurait de l'importance. La seule mention du nom d'une cité historique iconique – Fès, Venise, Jérusalem – ne suffit pas. La ville se doit d'être à la hauteur de sa notoriété pour combler les attentes du voyageur. Mais n'être plus que l'ombre de sa splendeur passée, loin d'être un déshonneur pour Tombouctou, exalte sa spécificité. Tombouctou est la Miss Havisham<sup>1</sup> des métropoles illustres – une beauté décatie que distingue non le teint de rose de sa prime jeunesse mais le long déclin qui l'a flétrie.

Après plusieurs mois de voyage, *j'avais enfin réussi à atteindre Tombouctou!* D'un pas allègre, je déambulais dans la ville, l'œil à l'affût de tout ce qui s'accordait à ma bonne humeur : les femmes avec de gigantesques palettes de bois sortant des pains de blé des fours au coin des rues ; une fillette en robe jaune tressant des nattes afro à sa sœur sur un banc devant un *dépôt de boissons*<sup>\*2</sup> ; un cavalier sur un cheval ailé, perché sur une arche de béton – le monument Al-Farouk – surplombant deux Touaregs voilés de bleu, comme s'il épiait leur conversation.

C'était ma première visite, et j'étais aux anges. J'avais rêvé de ce jour depuis que j'avais vu, à l'âge de huit ans, le classique de Disney *Les Aristochats*. À la fin du film, le majordome félon était expédié dans une malle sur laquelle figurait une mystérieuse destination : Tombouctou. *Où se trouvait ce lieu à consonance étrange ? Existait-il seulement ?* Le nom de Tombouctou, souvent évoqué, est devenu synonyme de coin perdu, une métaphore qui ne s'incarne plus dans une réalité géographique, « une cité mythique dans un pays imaginaire », comme l'écrit Bruce Chatwin. Mais voilà que je m'y trouvais et découvrais qu'il y avait des métaphores qu'on pouvait fouler aux pieds et explorer, où l'on pouvait dormir... à partir de là, la véritable aventure pouvait commencer.

À l'époque où le sultan de Fès envoya l'oncle de Léon l'Africain en mission diplomatique auprès du roi songhaï, Tombouctou était l'étoile polaire d'un puissant empire. Loin

---

1. Miss Havisham, personnage des *Grandes Espérances* de Dickens, vieille fille riche dans une grande demeure en ruine. (N.d.T.)

2. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

d'être un trou perdu, c'était une cité florissante au cœur du commerce international de l'or. Pour les Européens, le Nouveau Monde était une découverte récente et ses trésors ne saturaient pas encore leurs marchés. L'Afrique de l'Ouest restait un Eldorado. La région dictait le cours des devises européennes, du ducat vénitien (avec un quotient de quatre-vingt-dix-neuf point quarante-sept pour cent d'or fin) à la guinée britannique (désignation empruntée aux terres d'Afrique de l'Ouest d'où provenait une grande partie de l'or). Des espèces sonnantes et rébuchantes avec lesquelles on pouvait construire des villes, rémunérer des armées, financer des expéditions marchandes.

Cet or du « Continent Noir » mit-il un terme à l'âge des Ténèbres en Europe<sup>1</sup>? En tout cas, pour Tombouctou, le déclin s'amorçait déjà. La ville allait connaître sa période sombre – période qui n'a pas encore atteint son apogée. Rien d'étonnant alors à ce que, lorsque je rendis visite à un historien indigène, il fût accablé par une chronique datant du XVII<sup>e</sup> siècle.

Salim Ould El Hadji, écrivain, professeur et fonctionnaire à la retraite, est l'auteur d'un *Tombouctou* en deux volumes, première histoire de la ville écrite par un habitant *in situ*. Chevalier de l'Ordre national du Mali, il a participé à des émissions de télévision en Afrique de l'Ouest et à des conférences aux États-Unis; quand je demandais à rencontrer quelqu'un qui pût me raconter l'histoire de la grandeur et décadence de Tombouctou, la plupart de mes informateurs citaient son nom.

Dans une maison crénelée en pierre calcaire, située près du marché central, il était en train de lire. Les filaments de lumière jaune citron filtrés par une fenêtre ajourée, tel du zeste suintant des trous d'une râpe, nimbaient sa chevelure argentée, frémissante dans l'air brassé par le ventilateur de plafond. Le livre sur ses genoux s'intitulait *Tarikh es-Sudan (Histoire du pays des Noirs)*, œuvre d'un notaire et imam du nom d'Abd ar-Rahman As-Sadi. Sa couverture était aussi parcheminée que

---

1. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Samuel Purchas écrivait que « les mines d'or les plus riches du monde sont en Afrique ». Affirmation confirmée par les historiens : « Jusqu'à la découverte de l'Amérique, écrit Nehemiah Levtzion, le Soudan était la principale source d'or à la fois pour le monde musulman et pour l'Europe. »

la peau des tempes d'El Hadji quand il riait. «Jetez-y un œil», me dit-il en feuilletant l'épais volume, où étaient consignés côte à côte d'effroyables massacres et les fastes des jours de gloire de Tombouctou.

«L'histoire de Tombouctou, dit El Hadji, débute il y a mille ans avec les nomades touaregs. Ils se regroupaient sur les berges du fleuve. Mais ils constatèrent que l'endroit était infesté de moustiques et d'insectes, l'eau était saumâtre, l'odeur de poisson était prégnante, et l'humidité les rendait tous malades. Alors ils décidèrent de s'installer dans le désert dans un lieu sans insectes, avec un puits dont l'eau avait bon goût. Une femme du nom de Bouctou, réputée pour sa bonté et sa droiture, vivait là. Lorsqu'ils voyageaient, les gens lui confiaient leurs biens et, en revenant, ils disaient : "On va au puits de Bouctou, *Tin Bouctou*, dans la langue des Touaregs".»

C'est Mansa Moussa, le «Lion du Mali», qui lança la légende de Tombouctou. Enrichi par les foisonnantes mines d'or d'Afrique de l'Ouest, c'était un roi tape-à-l'œil. Il fit un étalage outrancier de sa richesse, en partant pour le hadj, le pèlerinage à La Mecque, avec une escorte de soixante mille soldats, cinq cents esclaves, et une centaine de chameaux chargés d'or. Il joncha son chemin de largesses, plus particulièrement au Caire, où il distribua une telle quantité d'or que le métal précieux perdit un quart de sa valeur. La rumeur de cette opulence franchit la Méditerranée, et une carte catalane datée de 1375 montre un roi avec un sceptre et une pépite d'or<sup>1</sup> pour illustrer la première mention européenne de Tombouctou (sous le nom de Tenbuch). Oubliés les Bill Gates, les Rothschild et même Crésus : selon une étude de 2012 publiée par le site internet Celebrity Network, la fortune de Mansa Moussa estimée à quelque quatre cents milliards de dollars (compte tenu de l'inflation) fait de lui l'homme le plus riche de tous les temps.

---

1. Le texte dit : «Ce seigneur nègre s'appelle Moussa Malli, seigneur des nègres de Guinée. Si abondant est l'or que l'on trouve dans ses terres qu'il est le roi le plus riche et le plus noble de tout le pays.» D'après l'historien John Hunwick, l'or de l'Afrique de l'Ouest à cette époque représentait les deux tiers de la production mondiale.



Mais le commun des mortels avait d'autres chats à fouetter. Les riverains du fleuve Niger venaient à Tombouctou commercer avec les nomades du désert.

« Tombouctou est la ville des pirogues et des dromadaires, continua El Hadji. Les nomades des dunes apportaient du lait, des peaux et du sel. Et les riverains venaient avec du riz et du beurre de karité, des poissons et de l'or. La ville devint un lieu de rassemblement important pour les gens en quête de savoir, de commerce, de tout. »

La ville est un condensé de toute la région saharienne, une boutique de troc pour les nomades et les sédentaires, un entrepôt pour leurs marchandises. Les membres des tribus viennent apporter le sel et le bétail engraisé; ils remportent le riz, le sucre et le thé dont ils ont besoin pour leurs longues traversées du désert. Cette interdépendance perdure depuis presque un millénaire, et s'explique aisément. Dans une contrée aride où l'herbe pousse surtout dans les rêves, seul un mode de vie nomade permet aux vastes troupeaux de se sustenter suffisamment pour approvisionner les citadins en viande et en produits laitiers. Tombouctou est bien plus qu'une simple métaphore – c'est la pierre angulaire de cette relation. C'était le cœur de mon voyage, le port d'où j'espérais pouvoir m'embarquer pour la longue traversée du désert.

À l'époque où Léon l'Africain atteignit Tombouctou, le commerce de l'or par voie terrestre avait un rival sur la côte : les caravelles portugaises commençaient à concurrencer les caravanes chamelières. Tombouctou était néanmoins en pleine forme. Léon fut émerveillé par l'opulence des marchés, le négoce des livres, le raffinement de la musique. Du temps de la dynastie songhaï – et surtout sous le règne d'Askia Mohammed « l'usurpateur<sup>1</sup> » –, Tombouctou était la salle des machines d'une grande puissance régionale. La ville bénéficiait d'une administration efficace et d'une armée régulière, et l'Empire

---

1. Son prédécesseur, Sounni Ali, avait été « un tyran, un mécréant, un agresseur, un despote et un boucher », selon As-Sadi, qui « tua tant d'êtres humains que seul Dieu pourrait les dénombrer ». Mohammed était le chef de son armée. Pour éviter que le fils de Sounni Ali ne perpétue l'odieuse tradition familiale, Mohammed décida de prendre les choses en main et renversa Sounni Ali.

songhaï s'étendait de la côte atlantique jusqu'à la région du lac Tchad. Léon put encore témoigner de cette munificence, alors que la cohésion morale de l'empire des Askia montrait déjà des signes de dégénérescence. Tombouctou se muait en un cloaque, dont les habitants s'adonnaient à toutes sortes de dépravations, comme le note As-Sadi, à « la consommation de liqueurs fermentées, la sodomie et la fornication – à dire vrai, ils se livraient à ce dernier vice avec une telle ardeur qu'il ne semblait pas interdit ». La ville était mûre pour le pillage. Et pour le sultan du Maroc, il devenait urgent de s'emparer de cette porte d'accès à la terre de l'or.

En 1591, une armée marocaine forte de cinq mille hommes (comprenant des esclaves chrétiens, des mercenaires d'Europe de l'Est et mille mousquetaires originaires d'Andalousie), flanquée de plus de dix mille chameaux et menée par un eunuque castillan du nom de Jawdar, entreprit de traverser le désert. Leurs tromblons et leurs canons anglais affolèrent le bétail malien, et leur écrasante technologie militaire fit mordre la poussière aux soldats de Songhaï, empêtrés dans leurs boucliers. « Les troupes de Jawdar, écrit As-Sadi, anéantirent l'armée des Askia en un clin d'œil. »

« C'est, déclara El Hadji, la plus grande catastrophe que notre cité ait connue. » Les mains jointes sous sa barbe, il dodelina du chef, l'air sombre, comme si l'invasion venait de se produire : « Parce qu'ils emmenèrent tous les intellectuels. Auparavant, si vous veniez du Caire, même de l'université Al-Azhar, pour enseigner dans notre médersa de Sankoré, on vous refusait. Nulle part ailleurs, on ne connaissait un aussi haut niveau d'érudition. Et une seule nuit a suffi pour tout anéantir. »

Une chute mémorable. Pendant les générations suivantes, tout alla de mal en pis pour Tombouctou. Une suite de sécheresses dévasta la végétation et décima les troupeaux, les habitants en furent réduits à manger les cadavres des animaux et parfois même de leurs concitoyens ; l'essor du trafic maritime déplaça le centre du commerce vers la côte ; puis l'afflux du précieux métal en provenance des Amériques dévalua le cours de l'or africain. Alors que l'Europe s'apprêtait à entrer dans sa période la plus brillante – la Renaissance, l'ère des grandes découvertes, la révolution scientifique –, Tombouctou et la région se désagrègèrent. D'autres villes caravanières se sont

effondrées, telle Sijilmassa au sud du Maroc, ou sont tombées dans un sommeil plus profond encore, telles que Ouadane et Ouâlata en Mauritanie. Pourtant, aucune n'est devenue plus emblématique, plus symbolique de fermeture et d'inaccessibilité que Tombouctou. Peu à peu, Tombouctou en est venue à mériter le sobriquet qui figure sur les affiches touristiques tout au long du fleuve Niger pour vanter ses charmes : *Tombouctou la Mystérieuse*.



## Dîner avec les hommes bleus

La détonation qui cingla l'air me figea sur place. Des coups de feu, à n'en pas douter. Je restai pétrifié devant la mosquée de Sankoré, l'université dont Salim Ould El Hadji a fait le panégyrique : une pyramide de pisé grumeleux hérissée de palmiers rôniers, commanditée par une bienfaitrice touarègue au XIV<sup>e</sup> siècle. Elle ressemblait à une fusée qui, ayant atterri sur une planète déserte, continuait à s'empoussiérer longtemps après que ses passagers furent morts d'asphyxie.

« Ne craignez rien, dit une silhouette enveloppée de bleu, surgie de dessous un auvent en peau de chèvre. Ce n'est qu'une fête de circoncision. »

Il avait le visage d'une momie. Son turban ne laissait voir que ses yeux, comme un *niqab* de femme, mais son regard pétillait de bienveillance. Une main grise de poussière me fit signe d'approcher, et je rejoignis l'homme sous son abri, où il m'invita à m'asseoir. Éparpillés sur le sol autour de lui gisaient les outils de son métier – un grattoir, un creuset, une alène, un soufflet en bois dur avec un embout d'argile. Il tassa le sable et creusa un trou pour mettre sa théière à bouillir.

Il s'appelait Ousmane. Il était en train de façonner une boucle d'oreille, avec des cercles pour figurer les puits d'une voie caravanière et des points d'argent en guise d'étoiles. Le

manche du couteau posé à côté de lui était strié de chevrons représentant la piste. Des formes lobées évoquaient des selles de chameau ; des croissants, la lune. Les dessins scarifiant le sac à bandoulière en peau de chèvre, dont la forme épousait le sable, auraient fait les délices d'un sémiologue. Trois points en triangle connotaient un faon ; un cercle avec des rayons évoquait des empreintes de chacal. Le langage codé, avec une prédilection pour les jeux de mots, les énigmes et les messages cryptés, est intrinsèque à la culture touarègue, et se retrouve jusque dans le port des vêtements régi par un ensemble de conventions. Ousmane devait se couvrir le nez de son *tamelgoust* (chèche) en présence de ses aînés, mais, en compagnie de ses amis, il pouvait le laisser pendre.

« Peut-être que, pour vous, ce n'est qu'un voile, dit Ousmane, mais il y a plus d'une centaine de façons de le porter. »

Ayant extrait deux verres du sac à bandoulière, il jeta quelques boulettes de thé vert dans la théière, entamant le long processus de confection du breuvage touareg.

En matière de préparation du thé, les Touaregs n'ont pas leurs pareils. Il faut vider et remplir la théière tant de fois, il y a tant de manipulations et d'atermoiements qu'on en vient à se demander si on n'assiste pas à quelque sibylline opération alchimique. J'essayai de compter le nombre de fois où Ousmane transvasa le liquide dans la théière, mais au bout de la cinquième, je fus distrait par l'effort que je m'imposais pour ne pas lui arracher le verre des mains, tant j'avais soif. Ousmane – mince, le visage impassible, gracieux tel un personnage de miniature – leva haut le bras pour produire une cascade mousseuse et finit par m'offrir un dé à coudre du délicieux thé ambré.

« Bienvenue, dit-il, au milieu de nulle part. »



Léon l'Africain dépeint une « étendue sèche et stérile... [qui] va au sud jusqu'au pays des Noirs ; c'est-à-dire, le royaume de Gualata et Tombuto ». Là, dans le « désert d'Araouane », son ambassade croisa le chef de « la tribu Zanaga » monté sur

son dromadaire, qui réclama des voyageurs un coquet droit de péage, mais les invita à séjourner sous sa tente. On tua des dromadaires, on rôtit de la viande d'autruche, on fit cuire du mouton. «Ainsi nous restâmes avec lui deux jours entiers, raconte Léon, pendant lesquels nous fîmes si bonne chère qu'il est impossible d'en donner une idée crédible.» Il estima que le chef nomade avait dépensé pour les régaler dix fois la taxe exigée pour leur passage.

Léon brosse un tableau saisissant de sa première rencontre avec les Touaregs, les «Zanagas» ou Berbères de la tribu sanhaja, qu'il appelle aussi «gens de [...] Terga», disant «qu'ils ont une seule façon de vivre, à savoir, sans aucune règle ni civilité [...]». De tous les clans que je fréquenterai au cours de mes pérégrinations, aucun n'est plus emblématique<sup>1</sup>. Plus indépendants, plus rebelles, plus mystérieux, ce sont les nomades par excellence. Ils hantent l'histoire du Mali du Nord, tels des aliens dans un récit de science-fiction à sensation ; ils fondent sur les populations locales avec la soudaineté d'un orage, pillent et répandent le sang à intervalles réguliers entre des périodes pendant lesquelles ils se conforment aux accords établis. L'hospitalité des Touaregs dont témoigne Léon est une exception : ils sont surtout restés dans les mémoires pour ce que l'érudit As-Sadi qualifie de «nombreux actes d'une brutalité révoltante et de tyrannie». As-Sadi raconte qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, à la suite d'incidents survenus dans Tombouctou, les citoyens avaient demandé à Mansa Moussa de prendre le contrôle de la cité : «Ils commencèrent par parcourir la ville, en s'adonnant à des actes de dépravation, tirant de force les

---

1. Quelques mots sur l'origine du terme «touareg». Les étymologistes l'ont identifié dans la région du Fezzan en Libye, mais la tradition veut qu'il vienne de la racine arabe «t-r-q», signifiant «abandonné (de Dieu)», en référence à l'adoption tardive de l'islam. Selon l'écrivain français Jacques Hureiki, le mot est apparenté à «taqaqa», qui veut dire cogner, comme les génies qui cognent aux portes et aux tentes la nuit : «Le véritable sens de touareg, écrit-il, désigne des génies, tels que les connaissent les Imouchars et les Touaregs en général, car il est approprié à leur culture.» L'endonyme utilisé par les Touaregs dans tout le Sahara est *imuhaghan* ou *imashaghan*, que l'on traduit habituellement par «peuple libre», bien que, selon l'anthropologue Jeremy Keenan, il dérive peut-être du verbe «piller» ou «saccager». Les Touaregs maliens se nomment généralement eux-mêmes *Kel Tamasheq* – les gens de Tamasheq, en référence à leur langue.

gens de leurs maisons et violant leurs femmes.» Au xv<sup>e</sup> siècle, les raids des Touaregs poussèrent les citadins à inciter le premier souverain songhaï, Sounni Ali, à envahir la ville. Quand l'emprise des Marocains se relâcha, les Touaregs s'imposèrent de nouveau. Et lorsque le gouvernement central s'affaiblit au xix<sup>e</sup> siècle, ils firent encore une fois régner la terreur. Témoin de leurs « déprédations et exactions des plus cruelles » en 1828, l'explorateur français René Caillié note : « Les gens exposés à leurs attaques les craignent à tel point qu'il suffit que trois ou quatre Tooariks apparaissent pour répandre la terreur dans cinq ou six villages. »

Plus avant dans le siècle, lorsque l'armée française déploya le filet du Soudan français, ce sont les Touaregs qui résistèrent avec le plus de pugnacité. En 1894, des nomades touaregs attaquèrent un camp français, tuèrent le colonel, douze officiers de son état-major et soixante-huit soldats africains – ce fut le pire revers subi par les Français de toute leur campagne saharienne. Des expéditions punitives furent lancées, des Touaregs sans défense furent massacrés, les cultures entretenues par des esclaves touaregs saccagées, des milliers de bêtes confisquées, et on exposa les têtes des rebelles sur les places de marché des villages.

Le commandant Louis Frèrejean, illustrant l'état d'esprit qui régnait dans le camp français, écrivit dans son journal que « l'un de ces sinistres pirates du désert » fut attaché à un poteau et laissé en plein soleil, bien qu'il clamât son innocence : « Avant que ne s'ébranle la colonne, un soldat reçut l'ordre d'abattre le prisonnier touareg d'un coup de fusil ; et dans le camp déserté, son corps inerte resta étendu près du pilier auquel il était encore enchaîné. » Pour les officiers coloniaux, c'était la guerre. « Considérant que nous ne réussirons jamais à nous entendre avec ces tribus à cause de leur haine raciale et religieuse envers nous, écrivit le gouverneur du Soudan français en septembre 1898, et parce que nous les avons dépouillés de leurs seuls moyens de subsister, à savoir le pillage et le vol, nous devons faire notre possible pour les éliminer. » Pourtant, de nombreux intellectuels qui accompagnaient les colons les considéraient avec des sentiments plus nuancés.



« Ce sont des barbares, nota l'anthropologue Émile Masqueray en 1890, mais des barbares de notre race avec tous les instincts, toutes les passions, et toute l'intelligence de nos ancêtres. Leurs coutumes nomadiques sont celles des Gaulois qui s'emparèrent de Rome. » Pour certains des militaires français plus romantiques, les Touaregs étaient les « chevaliers du désert », comme l'écrivit l'officier de marine Émile Hourst en 1898 : « Lorsque j'imagine leur vie errante, libre de toute entrave, leur monde dans lequel le courage est la première des vertus, et où les gens sont égaux, je me demande s'ils ne sont pas plus heureux que nous. »



Dans l'éclat rosé du soir, Ousmane m'emmena rencontrer sa famille à la lisière de la ville. Au-delà des tas d'ordures du voisinage et du bloc de béton de l'hôtel *Libya* (construit grâce aux largesses du colonel Kadhafi décédé peu de temps auparavant), une tente miteuse était plantée à l'extrémité d'une dune. Le père d'Ousmane et deux de ses frères, emmitouflés de bleu, étaient assis à l'abri de la toile. À demi allongés sur un tapis élimé couvrant un espace plan de sable jaune pâle parsemé de crottes de chèvres, ils sirotaient des verres de thé et tiraient sur une pipe en corne d'antilope.

Converser avec des Touaregs voilés requiert une compétence de médecin légiste. Vous essayez d'interpréter les indices les plus microscopiques : des inflexions de la voix, le plus léger clignement d'un œil ou sa dilatation. J'ai passé deux après-midi avec la famille d'Ousmane, et je fus convié à partager leur repas. À cette occasion, son frère Haka abaissa son voile et mangea avec nous, sur le seuil de la tente, alors que son père et d'autres parents voilés s'étaient installés à l'intérieur. Les jambes croisées, nos coudes sur les genoux, nous nous courbâmes sur le plateau de métal, pour modeler des boules de riz dégoulinantes de beurre avec nos paumes. La chère n'était peut-être pas aussi succulente que celle dont s'était délecté Léon l'Africain dans le désert, mais je n'eus à m'acquitter d'aucune taxe, et me sachant aussi libre que mes hôtes, je n'en appréciai le repas que davantage.

J'étais enchanté de dîner avec des « hommes bleus ». En tant qu'*enadan* (artisans ou forgerons), Ousmane et sa famille appartiennent à une caste héréditaire réputée communiquer avec le monde des esprits, et on fait appel à eux pour réciter des poèmes épiques à l'occasion de fêtes et de célébrations. Méprisés par la caste des nobles (*Imajeghen*), ils occupent encore une place importante dans la culture touarègue en faisant office de marqueurs de bétail, dentistes, marieurs et apothicaires, entre autres fonctions.

Le système des castes est l'un des nombreux traits distinctifs de la culture touarègue qui déconcerte les étrangers, au même titre que les traditions résiduelles de pillage, d'esclavage et la coutume de l'*adanay* (on gave les jeunes filles de grandes quantités de lait en vue du mariage, l'embonpoint de la femme étant valorisé). Ce qui fascine maints observateurs occidentaux, c'est le mélange d'insolite et de familier. À côté de ces éléments exotiques, il existe des parallèles avec notre propre culture, telles les croix qui abondent dans l'imagerie décorative et la liberté relative de leurs femmes qui ne portent pas le voile (bien que les sociétés matriarcales soient aussi étrangères aux Européens qu'aux Arabes musulmans). En quête de l'origine de certains aspects énigmatiques de leur culture, les érudits les ont fait remonter jusqu'à la péninsule Ibérique, aux armées des Croisés, aux « cultures babylonienne, chrétienne, mandéenne, biblique, arabe préislamique, perse, grecque et égyptienne » (pour citer la liste exhaustive de l'anthropologue Jacques Hureiki), sans aboutir à aucune théorie solidement étayée. Les Touaregs étaient devenus une *tabula rasa* sur laquelle on pouvait projeter à loisir les plus fantaisistes des spéculations; un réseau imaginaire reliant l'Europe « civilisée » aux « sauvages » d'Afrique.

Il y a, toutefois, un point sur lequel les Touaregs dans leur ensemble sont d'accord avec les chercheurs occidentaux. Comme l'a déclaré un rebelle capturé en 1963, ce sont « des nomades de race blanche [qui] ne conçoivent ni n'acceptent d'être commandés par des Noirs qui ont toujours été nos serviteurs et nos esclaves ». Sous les voiles des *enadan*, j'ai remarqué des nez plus plats et des teints plus foncés que ceux d'autres Touaregs, suggérant des liens plus étroits avec leurs voisins noirs qu'ils ne voulaient bien l'admettre. Mais le sentiment de

leur différence était très vif et, ce soir-là, la famille d'Ousmane, tout en malaxant le riz, m'en donna un aperçu.

Ousmane s'entretenait avec son frère en tamasheq depuis un moment. Il se tourna alors vers moi.

– Mon père dit à Haka qu'il doit manger plus.

– Il est malade? ai-je demandé.

– Non, mais depuis son séjour en prison, il a perdu l'habitude des repas copieux.

Haka ramassa une pincée de sable entre le pouce et l'index. Renversant la tête, il écarquilla des yeux faussement ébahis, avant d'approcher les grains de sa bouche, comme s'il s'apprêtait à déguster un morceau de choix. Il me fit songer au vagabond de Charlie Chaplin savourant les lacets de ses chaussures en guise de spaghettis dans *La Ruée vers l'or*.

« Quand ils nous donnaient quelque chose à manger, c'était la fête, a expliqué Haka, traduit par Ousmane. Et quand ils nous donnaient un bout de pain, il fallait le manger tout de suite, sinon quelqu'un d'autre vous le chipait. Un Tamasheq dans une prison malienne est un rat dans un nid de serpents. »

Je n'ai pas bien compris de quel crime il était accusé. Haka soutenait qu'il avait été victime d'un coup monté par son employeur, un Koroboro (membre de l'ethnie songhaï majoritaire de la ville), qui s'était lancé dans la construction sans permis légal.

« Le gouvernement croit que les Tamasheqs n'ont besoin de rien. » Haka a plongé la main dans le plat et façonné une boule de riz. « C'est peut-être à cause du *tamelgoust*. Ils pensent qu'on peut se nourrir de sable et dormir sur les dunes. »

Satiriste-né, Haka débordait d'humour noir. Lorsque les émeutes ont éclaté quelques mois plus tard, je n'ai cessé de repenser à sa mimique haineuse, lorsqu'il avait frotté le sable entre ses doigts, en me demandant s'il avait pris les armes.

Comme l'attestent les documents historiques, les Touaregs n'ont jamais été en bons termes avec leurs voisins sédentaires, et leur cohabitation a toujours été un enjeu hasardeux. « Sachez que la race touarègue était entièrement indépendante et avait son propre gouvernement jusqu'à l'arrivée des Français, écrit un chef touareg à Charles de Gaulle en 1959, [...] elle ne doit pas être dispersée entre différents peuples avec qui les Touaregs [ne partagent pas la même] race, religion, ou

langue.» En 1962, deux ans seulement après la proclamation d'indépendance du Mali, le gouverneur de la boucle du Niger parlant de cette union bancale a déclaré que «la société nomade, telle qu'elle nous a été laissée par le régime colonial, nous pose indubitablement des problèmes à la lumière des objectifs de notre programme sociopolitique». Marginalisant les éleveurs, le nouveau régime promulgua une politique agressive de développement agraire, privatisa toutes les terres, louant à bail les pâturages et plantant des rizières à la place du *bourgou* (*Echinochloa stagnina*) riche en nutriments qui avait servi de pâture aux troupeaux tout au long du fleuve Niger des siècles durant. Une première insurrection n'allait pas tarder à enflammer le pays.

Cette année-là, un renégat du nom d'Alladi Ag Alla attaqua deux policiers montés sur leurs dromadaires près de la place forte de Kidal au nord, lançant les hostilités. Mais Ag Allal et ses camarades n'étaient armés que de quelques fusils Mauser et de sabres courbes; leur révolte fut écrasée par la puissance de feu de l'armée malienne et le mode opératoire impitoyable de son commandant, le capitaine Diby Diarra, surnommé le «boucher de Kidal». Les puits furent empoisonnés, le bétail égorgé, les femmes violées et les civils exécutés sans procès. Le président Modibo Keïta avait beau s'être montré un féroce adversaire des méthodes coloniales, son régime sut s'en inspirer.

Des décennies passeraient avant qu'une rébellion de grande envergure n'éclate de nouveau. Les Touaregs seraient acculés au désespoir par une vague de sécheresses catastrophique et l'échec du gouvernement à engager les mesures nécessaires, notamment l'absence de développement et l'indépendance d'une culture qui refuse de se laisser menotter par des règles inventées par, et pour, ses voisins sédentaires. À quoi s'ajouta un nouveau facteur, projetant son ombre sur le mouvement touareg : la Libye du colonel Kadhafi.

Unique chef africain à s'engager aux côtés des Touaregs – pour des raisons équivoques –, Kadhafi gagna la confiance d'un peuple que les autres dirigeants africains traitaient comme des parasites. Les Touaregs allèrent grossir les rangs de son armée et, en retour, il leur donna un entraînement militaire et des munitions (par la suite, il proposa aussi des

salaires réguliers et des amnisties à ceux qui figuraient sur la liste des hommes recherchés par le gouvernement malien). En 1990, un groupe de soldats touaregs récemment rentrés de Libye attaqua le poste de police de Ménaka à la lisière du désert. Bien que l'impact de l'événement fût minimisé par des querelles internes, l'incident suscita suffisamment d'inquiétude pour que Bamako fasse certaines concessions, dont une promesse d'autonomie limitée pour la région de Kidal. Ce « pacte national » avait été entériné par une cérémonie spectaculaire, appelée « Flamme de la paix », au cours de laquelle trois mille fusils avaient été incinérés dans le sable au nord de Tombouctou, à quelques centaines de mètres de la maison où je résidais.

Toutefois, de nombreux termes de l'accord restèrent lettre morte, et le mécontentement continua de fermenter. Au cours des années 1990, apparurent des groupes paramilitaires anti-Touaregs portant des noms tels que Ganda Koy (« Maîtres du Pays »), qui distribuaient des pamphlets avec des slogans exhortant à « refouler les nomades dans leurs dunes de sable » de l'Azawad. Inévitablement, la cocotte-minute explosa cette fois encore, et un nouveau soulèvement éclata en 2006.

Armés de mitrailleuses en provenance de Libye (où, sous la tutelle excentrique de Kadhafi, ils avaient côtoyé des activistes de l'IRA, des séparatistes basques et des terroristes allemands du groupe Baader-Meinhof), les insurgés touaregs constituaient dorénavant une menace plus sérieuse que jamais. Entre des embuscades périodiques, ils s'évanouissaient dans le désert, se terrant dans les dunes autour de Kidal. Le gouvernement malien consentit à des pourparlers de paix, stipulant divers droits, dont la reconnaissance de la langue tamasheq, des investissements dans le nord du pays et la formation d'unités de sécurité composées de Touaregs. Mais cette fois encore, les promesses ne se concrétisèrent pas.

Mohammed Ag Oussad, responsable d'une ONG culturelle du nom de Tumast, m'a donné un aperçu des revendications des Touaregs, lorsque je le rencontrai devant une tente de cérémonie à Bamako.

« Ce que les gens veulent, m'a-t-il dit, ce n'est pas l'indépendance, mais une amélioration de leurs conditions de vie. Un ministre déclare qu'on va investir de l'argent, puis il partage

le budget avec le directeur du projet et les choses en restent là, une nouvelle villa de luxe surgit à Bamako, alors que la population reste pauvre.»

Tant de villas ont été bâties dans un quartier suspect de Bamako qu'on le surnomme le «quartier de la sécheresse», stigmatisant le détournement de fonds qui a servi à financer sa construction. Rien d'étonnant à ce que la vague de frustrations enflât. Par ce doux après-midi que je passai avec Ousmane et son frère, elle planait à l'horizon, prête à déclencher un nouvel épisode sanglant de l'histoire de Tombouctou.

## La tombe de l'homme blanc

Tombouctou n'est pas une cité arrogante. Elle ne dresse pas d'orgueilleux gratte-ciel, ni ne se terre derrière des remparts hérissés de bastions. Au contraire, elle s'étale, basse et modeste, adossée au lit de sable qui en grignote les bords. Peu de villes portent une empreinte du désert aussi ostensible ; à Tombouctou, impossible d'échapper à l'omniprésence du sable.

Cette cohésion environnementale est manifeste dans l'architecture. Les tentes et les cases de roseaux tressés se mélangent aux maisons dans une proportion égale dans certains quartiers, surtout dans ceux où bivouaquent les sédentaires de fraîche date, avec leurs biens serrés dans des sacs de selle de préférence à des malles. Jusqu'aux bâtisses plus imposantes qui portent l'empreinte de la vie nomade. Les façades au crépi délicat avec leur ornementation géométrique rappellent les motifs des bijoux touaregs et des tapis berbères, et la disposition reproduit l'agencement des tentes. Les habitants peuvent se prélasser dans d'immenses cours intérieures, comme ils le feraient dans les dunes, mais de hauts murs et portes, au lieu des vastes étendues du désert, protègent leur intimité.

Les demeures ayant hébergé les explorateurs européens comptent parmi les plus beaux exemples de l'architecture de Tombouctou. Jouxant un âne qui flânait et deux cases en palmes occupées par des Bellas (anciens esclaves des

Touaregs), une plaque indique la maison qu'occupa le major Alexander Gordon Laing, l'un des pionniers infortunés partis à la recherche de la légendaire « perle du désert ». Des fenêtres en trou de serrure ombragent le maillage des coquets volets de bois, au-dessus d'une porte bardée de gros clous, dont le heurtoir bombé est couvert de rouille. L'élégance de la maison, actuellement habitée par un calligraphe, semble démentir les atroces souffrances qu'y endura le major Laing.

Aventurier de la fin de l'époque géorgienne (l'âge d'or des explorateurs intrépides), Laing était déterminé à « sauver [son] nom de l'oubli » en devenant le premier Européen de son siècle à publier ses impressions de voyage à Tombouctou. Le mythe avait enflé au cours des siècles<sup>1</sup>, et l'interdit religieux fait aux chrétiens d'y pénétrer rendait la cité d'autant plus attrayante aux yeux des assoiffés de gloire, comme c'est le cas de ceux qui tentèrent de s'introduire dans Raqqa en 2016.

Le 14 juillet 1825, Laing épousa la fille du consul de Tripoli. Deux jours plus tard, il fit ses adieux à sa femme et, revêtu de son uniforme militaire au grand complet, il partit pour Tombouctou. Dévalisé à tout bout de champ, molesté par des bandits, se nourrissant de poisson séché trempé dans du lait de chamelle, il poursuivit sa route malgré la perte de son bagage et de son argent, pour ne rien dire des nombreuses blessures dont il souffrait. « J'ai cinq coupures de sabre au sommet du crâne, écrivit-il après une violente attaque de bandits touaregs, et trois sur la tempe gauche [...], une à la joue gauche qui a fracturé l'os de la mâchoire et coupé l'oreille [...], une à la tempe droite [...]. Une balle de mousquet dans la hanche [...]. Cinq entailles de sabre sur le bras droit et la main [...]. Trois sur le bras gauche [...]. Une légère blessure à la jambe droite [...] sans compter la coupure en travers des doigts de ma main gauche, qui est maintenant guérie. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà dit, je pense m'en tirer et espère regagner l'Angleterre en possession d'importantes informations géographiques. » L'atmosphère

---

1. En 1620, le navigateur Richard Jobson décrit une ville d'Afrique de l'Ouest ainsi : « Les maisons sont couvertes d'or » ; et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un voyageur marocain du nom d'Abd Salam Shabeeny dit à ses auditeurs londoniens que « Tombouctou est le grand emporium pour tout le pays des Noirs, et même pour le Maroc et Alexandrie ».



aseptisée du désert empêcha que ses plaies ne s'infectent et, envers et contre tout, il réussit à atteindre Tombouctou – une loque ensanglantée attachée à la selle de son dromadaire, aussi raide qu'une plaque de sel. Il fut le premier Européen connu à traverser le Sahara du nord au sud. Environ six semaines plus tard, il quitta la ville en hâte, sa « situation à Tombouctou rendue éminemment dangereuse par l'attitude inamicale des Foolahs de Massina [...] dont le sultan a exprimé son hostilité envers moi en des termes on ne peut plus clairs ». Mais le souverain foulani n'est pas responsable de la mort de Laing; il fut trahi par un cheikh de tribu bérabiche qui, à en croire un des hôtes indigènes de Laing, « ordonna à ses nègres de se saisir du voyageur de traîtresse manière, et de lui faire subir une fin indigne ».

D'autres, tels le compatriote écossais de Laing, Mungo Park (qui s'est noyé lorsque son canoë chavira sur le fleuve Niger) et le major irlandais Daniel Houghton (qui disparut sans laisser de traces aux alentours du village de Simbing), connurent eux aussi une fin lamentable. Jean-Louis Burckhardt, qui avait préparé son expédition des années durant, mourut de dysenterie au Caire avant même de pouvoir se mettre en route. Joseph Ritchie, parti de Tripoli, succomba au manque de financement de son expédition et aux fièvres. Par contre, Robert Adams, un marin américain, qui fit naufrage sur la côte africaine et fut vendu comme esclave en 1812, connut un franc succès (expression toute relative dans ce contexte). D'après la narration qu'il en a laissée, Adams avait été emmené de force jusqu'à Tombouctou, où il fut vendu à un groupe de marchands de tabac puis traîné en sens inverse à travers le Sahara avant d'être finalement libéré par les soins du consul britannique de Mogador. Lorsque le récit de ses mésaventures parut en 1816, les esprits sceptiques discréditèrent l'ouvrage qui, authentique ou non, n'eut aucun retentissement.

Dans les années 1820, Tombouctou avait englouti tant d'ambitieux aventuriers qu'elle se targuait d'être « la Tombe de l'Homme blanc ». René Caillié ne se laissa pas décourager pour autant. Ce remarquable voyageur rêvait depuis l'enfance de se rendre à Tombouctou. En dépit de sa modeste extraction et de l'indifférence des officiers français du Sénégal, il apprit l'arabe et se fit passer pour un Arabe qui avait été retenu en captivité par des chrétiens et rentrait dans son pays. Réussissant là où tant d'autres avaient échoué, il entra subrepticement

dans la cité interdite en 1828, et prit des notes dès qu'il se trouvait un moment seul. Être le premier Européen à avoir atteint Tombouctou et à en être revenu vivant avec une mine d'informations lui valut l'attribution d'une bourse de dix mille francs par la Société de géographie de Paris. Tout comme Adams, Caillié eut ses détracteurs. Comment, demandaient-ils, un exploit d'une telle portée pouvait-il être le fait d'un simple fils de boulanger? Nul doute que cela fut une énigme plus insondable que les mystères que recelait Tombouctou.

La maison où logea Caillié se trouve à une centaine de mètres de celle où vécut Laing. De belle facture, avec ses pilastres saillants des murs et sa ligne de toiture ponctuée de gargouilles en terre cuite, elle ressemble à une audacieuse création en pisé de style palladien. Un peu plus loin, après la mosquée Sidi Yahia et la bibliothèque de la famille Al-Wangari, se trouve la maison ayant hébergé en 1853 Heinrich Barth (explorateur qui se distingue de ses confrères du XIX<sup>e</sup> siècle en cela que c'est sa quête d'érudition qui l'amena à parcourir le Sahara).

À déambuler entre ces maisons, je pensai à la manière dont interagissent les catégories du temps et de l'espace. Ces voyageurs ne se sont pas rencontrés, mais Tombouctou crée un lien entre eux : ce sont les trois premiers Européens de l'époque moderne à y avoir résidé. En flânant le long de cette « rue des Explorateurs », ils étaient présents à mon esprit – Caillié avec son long nez, passant d'un pas furtif devant la maison de Laing pour se rendre à l'université consulter quelque manuscrit ; le major morose pansant ses plaies, ou s'efforçant de rédiger de sa main gauche encore valide une des centaines de lettres qu'il destinait à sa femme ; Barth avec son thermomètre, effectuant scrupuleusement l'un de ses trois relevés quotidiens de la température locale. Fantômes du passé hantant encore ces rues, qui ont si peu changé depuis leur séjour.



Je logeai à l'orée du désert dans une villa avec une cour clôturée, des panneaux solaires sur le toit et de délicats motifs d'étoile incisés sur les murs. On pouvait suivre le déroulement

du jour aux empreintes laissées par les postérieurs des résidents, qui changeaient de place en fonction des avancées de l'ombre. Surplombant le voisinage, la bâtisse ressemblait à un donjon féodal, frangé d'une bande bigarrée de tentes et de cases en palmes. Les propriétaires étaient des Bérabiches – membres d'une tribu arabophone qui avait planté ses tentes dans ce coin de Sahara depuis au moins le xv<sup>e</sup> siècle. Berbères à l'origine, issus de la population indigène d'Afrique du Nord, les Bérabiches s'étaient mêlés aux Arabes, et ils avaient adopté leur langue et leur culture. Léon l'Africain mentionne des tribus arabes d'Afrique du Nord qui « mènent une vie des plus misérables et des plus pitoyables » et « ont l'habitude d'échanger des chameaux dans la terre des Noirs ».

Alors que les sécheresses et les disettes rendaient la vie des citadins plus difficile, ces tribus du désert s'enrichirent. À l'époque où les explorateurs du xix<sup>e</sup> siècle finirent bon an mal an par atteindre Tombouctou, les Bérabiches avaient une réputation équivoque, ambivalente. On les accusait, entre autres crimes, du meurtre du major Laing, alors que l'un des ancêtres de mon hôte avait pris sous sa protection le géographe allemand Heinrich Barth dans les années 1850. Quoi qu'il en soit, ils étaient devenus les rois du commerce, à la tête de monopoles du sel et d'autres denrées de base, qui ont perduré jusqu'à notre époque. Les tribus sahariennes les plus prospères n'étaient pas toujours les plus guerrières, mais celles capables de s'adapter aux fluctuations du marché, d'échapper aux taxes et de répondre à la demande de la clientèle. Les Bérabiches, connus de tous pour être les maîtres du *frud al-haram* (ou « fraude illicite », l'expression locale pour le marché noir), sont une illustration de ce principe<sup>1</sup>.

---

1. De nos jours, l'économie souterraine de Tombouctou englobe tout, de la farine, du combustible et de la drogue. La cocaïne, en particulier, est un marché hautement lucratif. Selon un rapport de la Commission des Nations unies pour le Développement, « sa valeur marchande à son arrivée en Europe dépasserait les budgets de sécurité nationale de nombreux pays d'Afrique de l'Ouest ». L'épisode de contrebande le plus notoire fut celui baptisé « Air Cocaïne » en 2009, lorsqu'un Boeing 727, réputé transporter dix tonnes de poudre sud-américaine, s'écrasa dans le désert au nord de Gao. Une dispute s'éleva entre le clan qui trafiquait la drogue et un clan rival dans le territoire duquel l'avion avait atterri. Des violences s'ensuivirent, et des otages furent

Coudoyant le désert, la spacieuse demeure était un lieu de ralliement idéal pour les nomades en provenance des dunes, la plupart étant des négociants dont les caravanes venaient d'arriver. Ces hommes – des caravaniers et d'habiles passeurs de frontières, certains des contrebandiers – m'intriguaient. Ils se frottaient les mains au-dessus d'un brasero dans la cour, discutant des différences entre les prix pratiqués au Mali et en Algérie, des dealers d'essence qui emplissaient votre réservoir de sable, d'un projet gouvernemental prévoyant d'ériger des postes militaires tout au long de la route menant aux mines de sel de Taoudeni (ils avaient des sentiments mitigés à ce sujet, car cela risquait de restreindre la circulation des marchandises) et débattaient d'autres questions dont ma connaissance de l'arabe ne me permettait pas de suivre toutes les subtilités. J'ai passé maintes soirées en leur compagnie à partager un plat de pâtes en essayant de décrypter leur conversation.

– *Isma*, écoute.

Une nuit, un marchand a allumé deux cigarettes au brasero et m'en a tendu une.

– T'as un téléphone satellite ?

– J'ai bien peur que non.

– Une carte mémoire ?

– Je... oui, mais j'en ai besoin !

Il s'est rapproché de moi, et j'ai senti le bracelet de sa montre digitale effleurer mon bras. « Écoute, l'ami. J'ai des Marlboro rouges. Le meilleur prix à Tombouctou. Viens, on va aller en prendre livraison. »



---

kidnappés dans les deux camps. L'intercession d'un ministre du gouvernement permit une résolution du conflit, lequel ministre exigea un pourcentage des profits en échange de sa médiation. Plus récemment, le commerce de la drogue par le Sahara a continué à engranger de grosses sommes, les groupes islamistes profitant de l'aubaine, en aidant les passeurs à traverser le désert dans leurs 4x4 Toyota, armés de kalachnikovs et de téléphones satellites, les narcotiques camouflés dans les roues de secours et dans les réservoirs à essence.

« *Toubab*, l'homme blanc, viens voir ! »

Un matin, alors que j'étais en train de prendre mon petit-déjeuner, j'entendis grincer la grille. Un gamin qui vivait dans une des tentes attenantes à la maison m'apostrophait. Ce n'était pas encore un négociant pleinement opérationnel, mais il avait une offre exceptionnelle à me faire. Au pied de la dune, à quelques centaines de mètres de là, une caravane de sel venait d'arriver. La scène à laquelle j'assistai alors était si intemporelle que je m'attendais presque à découvrir dans mon dos Jean-Léon Gérôme ou Eugène Delacroix penché sur un chevalet.

La lumière grésillait sur les barres de sel, longues et larges comme des pierres tombales, qui devaient peser chacune une quarantaine de kilos. Solidement arrimées aux selles des dromadaires par des cordages d'herbes tissées, elles criblaient l'air de dards incandescents. Les bêtes, leurs ventres et leurs flancs balafrés, leurs yeux agacés par les mouches, semblaient exténuées. Leurs jambes fléchirent et leurs ventres s'affaissèrent brutalement dans un nuage de poussière. À se demander si elles trouveraient jamais la force de se relever. Les hommes se hâtèrent de dénouer les cordes de fibres et de libérer de leurs sangles les barres de sel ; les portant précautionneusement tels de précieux lustres de cristal sur un sol carrelé, ils les déposèrent sur le sable deux par deux, comme les tréteaux d'une table de banquet dressée à l'intention des seigneurs du désert.

Cette nuit-là, notre maison hébergea les marchands de sel, qui se rassemblèrent dans la cour pour fumer, prendre des pincées de tabac dans des boîtes de fer-blanc, et piocher dans le plat de spaghettis commun.

– C'est trop dur, maugréa l'un d'eux. Trente-six jours de suite à marcher. Il fait trop chaud, et Taoudeni est un enfer.

– Pourquoi le faites-vous alors ? Ça rapporte gros ?

Ma question fit rire un autre marchand. « Je rendrais grâce à Dieu ! » Il ramassa une petite branche et attisa le feu, le regard rivé sur les braises. « Celui qui voyage pas, sa tête est comme une pastèque. »

Ces hommes passaient six mois de l'année à faire l'*azalai*, la caravane de sel saisonnière, et ils se reposaient les six autres mois restants quand la chaleur était trop forte. Ils débitaient le sel eux-mêmes (ou l'achetaient parfois aux mineurs) et,

chargeant leurs dromadaires d'autant de blocs qu'ils pouvaient en porter, ils l'acheminaient durant des marches de nuit de dix heures d'affilée, jusqu'à Tombouctou. Cela semblait héroïque et horrible à proportions égales. Comment une activité aussi éreintante pouvait-elle perdurer? Sûrement, à notre époque, ce devait être plus commode, et plus rapide, de se servir de camions.

– Par Dieu! ricana l'un d'eux. Tu connais le prix de l'essence?

– Il y a beaucoup de camions de nos jours.

Son compère a hoché la tête, désapprouvant une telle bêtise. «On en croise en chemin, et beaucoup tombent en panne ou à court de carburant. Mais nos dromadaires trouvent leur propre combustible dans le désert, et quand ils boient, on les tue et on remercie Dieu pour la viande. Un jour, plus aucun camion ne se rendra à la mine de sel, parce que ça leur coûte trop cher. Notre méthode est meilleure.»

Pendant des siècles, le sel a constitué l'«or blanc» du Sahara. Le précieux métal provenait des forêts, des rivages de Guinée et du Ghana, mais le sel était un pur produit du désert. En conséquence, les caravaniers qui en faisaient le commerce devinrent certains des nomades les plus riches de la région. Du vivant de Léon l'Africain, la charge de sel d'un seul chameau rapportait jusqu'à quatre-vingts ducats (une somme considérable si l'on considère que, à Fès, on pouvait se procurer une épée pour un demi-ducats). Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, Mungo Park vit des plaques de sel en vente pour huit mille cauris. À l'instar des cauris, le sel pouvait servir de monnaie d'échange (d'où le mot «salaire»), et c'était un outil plus performant, car on pouvait négocier son poids en or par simple pesée. Les historiens rendent compte du commerce d'esclaves d'après la quantité de sel vendue en échange d'un esclave – un morceau guère plus gros que le pied d'un esclave dans les périodes moins fastes, une barre entière à d'autres<sup>1</sup>. Ce n'est que lorsque les colonisateurs français introduisirent le papier-monnaie dans les années 1880 que le sel, bien qu'il ne

---

1. Cette relation triangulaire entre le sel, les esclaves et l'or se reflète dans un vieux dicton qui décrit Tombouctou comme la cité de trois types d'or : «l'or noir», «l'or jaune» et «l'or blanc» (soit les esclaves, l'or et le sel).

cessât jamais complètement de servir de devise, perdit de son importance en tant que monnaie d'échange.

– Il joue encore un rôle capital de nos jours, me dit le Dr Habibulleye Hamda, un expert du commerce du sel que je rencontraï à l'Institut de recherches Ahmed Baba<sup>1</sup> de Tombouctou, un centre universitaire de première importance. On l'utilise comme médicament pour les animaux, et la consommation humaine.

– Mais le marché n'est certainement pas aussi important que par le passé, objectai-je.

– Bien sûr, il y a des problèmes. Les jeunes ne veulent plus partir faire l'*azalaï*. Ils trouvent plus confortable de rester en ville et de vendre d'autres produits. Et, dans le Sud, il y a le sel de mer, qui porte préjudice à l'activité ici. Mais les gens continuent à préférer le sel des mines, parce qu'il est doux. Il est de meilleure qualité. Le sel de mer est amer ; les chameaux n'en veulent pas, ils préfèrent le sel du Nord.

Les marchands de sel furent parmi les premiers nomades que j'ai rencontrés, et j'eus le sentiment d'avoir établi un « Premier Contact ». J'aurais pu tout aussi bien me trouver dans une station spatiale intergalactique, et tendre la main à l'ambassadeur aux yeux d'insecte de l'étoile Alpha du Centaure. Mais j'avais envie de nouer des liens moins compassés, plus intimes.

Durant mes précédents voyages au Moyen-Orient, j'avais eu quelques aperçus séduisants de la vie nomade : des Bédouins sous des tentes sommaires dans les collines en terrasses de la Cisjordanie, des Bakhtiaris iraniens sur les sentiers des monts Zagros pour la transhumance estivale. Pourtant, je ne les avais considérés que comme des éléments du paysage ; je poursuivais une autre quête. Je voulais maintenant faire partie du décor. Je voulais m'asseoir autour du feu du soir avec eux, fouler les pistes avec eux, tenir le bol quand ils trayaient leurs chamelles.

---

1. Nommé d'après un célèbre savant de Tombouctou, qui vécut à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ahmed Baba écrit des centaines d'ouvrages, allant d'un dictionnaire biographique à des traités sur l'esclavage et le tabac, et passa la majeure partie de sa vie en exil, capturé avec d'autres intellectuels après l'invasion marocaine de 1591.

Les nomades sont obsolètes – du moins, c’est ce que décrète notre siècle. Les livres et les documentaires qui s’intéressent à eux portent des titres de mauvais augure, tels que *Le Dernier Nomade* ou *La Dernière Caravane*. La plupart du temps, on les escamote, on les efface comme du spam. Les aires de pâturage sont traitées de « terres marginales » en attente de culture, si seulement quelqu’un voulait bien se donner la peine de les exploiter ; et ceux qui font ce genre de commentaires restent rarement assez longtemps dans les parages pour rencontrer ceux qui utilisent les pistes.

Jusqu’aux auteurs de littérature de voyage qui ont tendance à répudier ces communautés, comme si le monde nomadique était responsable de l’incapacité de Bruce Chatwin à le réconcilier avec sa propre errance pathologique<sup>1</sup>. La grande tradition anglaise de littérature de voyage – des écrits de Richard Burton et de C. M. Doughty au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu’aux explorations hors pair de l’Arabie du milieu du XX<sup>e</sup> siècle de Wilfred Thesiger – a fourbi ses armes avec des aventures de nomades. Mais les craintes de Thesiger se sont concrétisées, et l’« abomination » du transport motorisé a mis les nomades d’Arabie sur la touche. Vers la fin des années 1970, Jonathan Raban a rendu compte de ce changement de perspective, arguant dans son *Arabia Through the Looking Glass* que la vitalité de la culture bédouine se distinguait par sa faculté d’adaptation à la vie citadine. Pour Raban, le dynamisme des villes reléguait au second plan les campements nomades (et le désert lui-même). Ce mode de pensée prévaut de nos jours, et les hérauts de la littérature de voyage persistent à dédaigner les nomades qu’ils croisent, tels des mondains accomplis snobant des invités moins en vue, moins branchés, lors d’une réception.

---

1. « J’ai deux compulsions, celle de partir et celle de rentrer – comme un oiseau migrateur », écrit Chatwin. Il a voyagé avec de nombreuses communautés nomades et il ressentait une grande empathie pour elles. Il se fait l’écho d’Ibn Khaldoun en écrivant : « Ils sont plus proches de la bonté que les sédentaires parce qu’ils sont plus proches de l’état de nature. » Mais sa tentative d’écrire un livre sur le nomadisme qui ferait autorité s’empêtra dans son incapacité à réconcilier le personnel et l’anthropologique. En dépit de tous leurs points communs, le voyage et le nomadisme répondent à des motivations très différentes.



Je n'ai pas la prétention de pouvoir inverser cette tendance. Je cherchais un sujet, quelque chose que les autres écrivains négligeaient. C'est le cas des nomades d'Afrique du Nord. Au début de mon séjour à Tombouctou, je n'aurais su dire ce qui m'attirait vers eux. Je réagissais à une sensation instinctive, plus viscérale qu'intellectuelle. Mais je savais qu'ils avaient un rôle à jouer; et j'étais persuadé que leur mode de vie était loin d'être moribond en dépit de ce que l'anthropologue Anja Fischer appelle «le sentiment apocalyptique à la pointe de la recherche sur le nomadisme durant les dernières décennies». Je voyageais déjà depuis des mois, lorsque j'ai fini par comprendre la raison de mon attirance. Je voulais, tout bonnement, savoir à quoi ressemblait une vie de nomade à notre époque.

Le reste du monde peut bien les mépriser, c'est précisément cet écart du reste de la population qui fait leur plus grande force (et probablement leur plus grande faiblesse). Ils sont indépendants et, dans une large mesure, autosuffisants. Bien sûr, ils sont obligés de faire de temps à autre un saut en ville, afin d'acheter un sac de riz ou de sucre (et récemment, des cartes à gratter pour leurs téléphones portables au tarif «*nomadis*»). Ils restent néanmoins moins dépendants que les gens des villes. Si quelqu'un doit survivre à une éventuelle apocalypse, ce ne sera pas l'homme d'action des films hollywoodiens. Ce sera un nomade comme ceux que j'ai rencontrés en Afrique du Nord.



«Lamina? Ouais, c'est un homme bien. Il est sérieux, il connaît le désert comme personne.»

Mon ami Mahmoud, un Tamasheq noir aux cheveux crépus, qui m'a trimballé sur sa moto partout en ville, leva énergiquement les deux pouces en signe d'approbation. Lamina est un «pilote» d'*azalaiï*, un guide de caravane avec un «don» pour s'orienter dans le désert, et il avait un trou dans son emploi du temps. Il ne pouvait pas m' enrôler dans une caravane – me fallait faire mes preuves – mais il accepta de me montrer les

ficelles du métier. Il allait m'initier à certaines techniques de base, telles que seller un dromadaire et le monter, s'orienter, naviguer, dresser le camp, puiser de l'eau. J'escomptais que, si je restais assez longtemps avec lui, il m'enseignerait tout ce qu'un nomade de notre époque doit savoir.

«Si tu pars avec Lamina, dit Mahmoud, tu peux être sûr d'une chose. Tu te perdras pas!»

J'imaginai une silhouette majestueuse vêtue d'une longue robe levant les bras au ciel à chacune de mes bourdes, puis poussant un soupir de soulagement quand (si!) j'arrivais à attraper le coup de main; il allait faire de mon être fruste et maladroit quelqu'un de plus endurant, quelqu'un qui pourrait chanter, comme le groupe de rock touareg Tinariwen : «Je peux marcher/ jusqu'au coucher du soleil/ dans le désert, plat et vide, où rien n'est donné.» *A posteriori*, je prends conscience du caractère un peu chimérique de mon entreprise. Je croyais me préparer à l'*azalai*; mais les leçons que je glanais auraient une application différente, plus générale.

Ce soir-là, veille de notre départ, je montai sur la terrasse du toit et me couchai entre les panneaux solaires. Une masse brumeuse de poussière s'éleva des dunes, comme de la fumée crachée par la bouche de la Terre. Dans la lumière déclinante, le sable prit une douce teinte rosée. Sa tonalité la plus amène, la plus avenante. Quelque part là-bas, il y avait mon guide, et le lendemain soir, je serais à ses côtés.

Je bouillais d'impatience.

## L'école pour nomades

### Leçon 1 : Les bagages

Mon mentor arrive un peu avant le crépuscule. Lamina a indéniablement l'aspect d'un homme du désert ; il est petit et râblé, avec un grand front intelligent et des cheveux semblables à un buisson d'épineux. Il en a l'odeur aussi, un composé aromatique naturel fait de poussière et de peau de chameau. Je lui tends la main, mais son regard fuyant reste rivé au sol. J'essaie d'entamer la conversation : « *Ana bi'l haqiqa saeed li'l-rihlah ma'ak*, je me réjouis de voyager avec vous. » Il m'ignore ; il marmonne quelque chose à l'adresse de mon hôte, puis se hâte de rejoindre le portail, fouillant des yeux l'espace au-delà du seuil, comme un animal méfiant pressé de s'échapper.

Voilà l'homme entre les mains duquel je remets ma sécurité, l'homme qui va me protéger des hors-la-loi écumant le Sahara. Nous quittons la maison, sans que nos regards se soient croisés. Nous franchissons la dune sans échanger un traître mot, seules nos ombres se fondent. Je pense à la nouvelle de Paul Bowles « Un épisode lointain », dans laquelle un philologue s'aventure dans le désert avec le dessein d'en étudier les dialectes, mais qui y perd ses vêtements et sa langue ; affublé d'un assemblage de boîtes de conserve, on le fourre dans un sac qu'on attache à un chameau, et on le trimballe tout autour du désert pour divertir les tribus locales.

Mon déguisement, du moins, est censé m'éviter d'attirer une attention indue. Je porte un pantalon bouffant noir, une tunique bleu pâle, des gants noirs, des mules de caoutchouc et quatre mètres de coton bleu indigo enroulés trois fois autour du crâne. Une seule bande de peau reste à nu (une fente de boîte à lettres au-dessus du nez), camouflée par des lunettes de soleil. Ma carnation d'étranger me trahit au premier regard – d'où les gants. Non que je redoute les gros plans. Cet accoutrement conçu pour le désert est destiné à dissuader les regards trop insistants. Bien que la nécessité de devoir dissimuler son identité ait un côté un peu déstabilisant, mon travestissement me procure une joie enfantine. C'est un rappel des explorateurs de jadis, pour qui c'était une question de vie ou de mort; l'explorateur irlandais Richard Francis Burton se fit passer pour un charlatan pachtoune pour pénétrer dans La Mecque; T. E. Lawrence revêtit le keffieh et la cape de son ami Ali afin de «présenter une silhouette crédible sur le dromadaire». J'espère que mon costume produira un peu le même effet.

Les dromadaires sont accroupis dans une dénivellation au pied d'une dune. Deux personnes nous attendent : un enfant et un homme, Abdoul Hakim, le fils de dix ans de Lamina, et son frère athlétique Jadoullah, qui me dépasse d'une bonne tête, intimidant comme un chef de clan dothraki dans *Le Trône de fer*. Ils s'entretiennent à voix basse avec Lamina, et me jettent des coups d'œil circonspects, mais personne ne m'adresse la parole avant ma première leçon.

«*Chouf!* tonnent-ils ensemble. Regarde!»

La selle du chameau est un coussinet de fibres de palmiers enveloppées dans un morceau de cuir brut tendu sur une armature de bois. Un palanquin de bois sangle une couverture pliée, ceignant étroitement le ventre du dromadaire. À l'arrière de la selle, le capitonnage forme une sorte de perche au-dessus de la croupe de l'animal. De lourdes *guerbas* (des peaux de chèvre tannées qui servent d'outrés) accrochées aux pommeaux du palanquin clapotent contre les épaules du chameau, obscènes et suintantes telles des vessies de monstres. Obéissant à Lamina, je pose un pied sur l'encolure du chameau et me hisse, empoignant la fourrure pour garder l'équilibre. Je m'installe devant la bosse, selon

la coutume en Afrique du Nord, pour profiter au maximum de la puissante musculature des épaules du dromadaire. Comme Lamina me l'expliquera par la suite, c'est la position idéale du « contrôle ». Un chamelier expérimenté peut diriger sa monture en enfonçant ses doigts de pied dans son cou, comme un joueur de jeu vidéo actionne les commandes en se servant de ses pouces.

« *Nibda!* » crie Lamina, qu'on peut traduire par « on y va » ou « on va au désert », selon le contexte. Dans le cas présent, les deux.

Au dernier moment, Abdoul Hakim s'installe d'un bond à l'arrière du palanquin, étreignant la croupe entre ses jambes pour réduire l'impact sur son perchoir osseux. Un enfant, pensé-je, devrait se montrer plus réceptif à mes efforts de sociabilité, et je m'écrie dans mon arabe pathétique : « *Ya Allah!* C'est génial! Beau chameau! » Mais je ne récolte en retour que quelques soupirs agacés.

« *La atakallam ajnabi*, rétorque-t-il, l'air pincé. Je parle pas étranger. »

Notre départ en fin d'après-midi a été planifié de manière à ne pas éveiller la curiosité. En conséquence de quoi, quelque trois kilomètres plus loin, le soleil nous abandonne, tel un éclaireur dont la responsabilité s'arrête à la lisière de la ville. Tapis dans l'immensité argentée, des acacias et des palmiers rôniers sondent le ciel de leurs troncs arqués comme les cous des dromadaires. Des barbes de cram-cram volettent au-dessus des touffes de graminées, se fichant dans nos vêtements et dans la peau de nos doigts chaque fois que nous mettons pied à terre. On ne me laisse pas encore conduire seul ma monture. Lamina tient la corde de tête, orientant l'animal avec un mélange de murmures emphatiques et d'ordres inarticulés : « *Ooooooshh-oooooshhh-oooooshh! Khirrrr-khirrrr!* » Le dromadaire se tasse sur lui-même et ralentit sous l'emprise magique des exhalations de Lamina, ou du cri que lance parfois, tel un lasso, Abdoul Hakim. Des sons étranges, étirés, qui hésitent entre le cri de guerre et le babillage d'un tout petit enfant. À l'écoute de ce parler gnome, je me rends compte que l'arabe n'est pas la seule langue qu'il va me falloir maîtriser.

Une douce brise effleure la terre. Avec la chaleur supportable à cette heure du jour, elle tempère cette mise en train. Le crépuscule bleu ardoise qui nous enveloppe est un baume après l'ardente fournaise de la journée; plus tard, dans le noir de poix de la nuit, à entendre braire les ânes et hurler d'autres animaux sauvages, on se prend à douter que le désert soit vraiment désert. Quatre heures après notre départ, Lamina décide de faire halte dans un amphithéâtre peu profond constellé de buissons d'acacias étiques. Pas besoin de donner le feu vert aux dromadaires; ils se mettent à brouter dès que nous touchons terre. Les babines préhensibles s'enroulent autour des branches épineuses, dans un concert de mâchonnements et de grognements. On dirait des étrangers affamés dans une gargote perdue au fond d'une impasse, chacun s'absorbant dans son propre repas et restant sur son quant-à-soi.

La nouvelle lune n'a que quelques jours, et je m'en remets aux bruits pour me faire une idée du lieu où je me trouve; le son de basse de la mastication des dromadaires, le braiment spectral des ânes sauvages, le susurrement du vent dans les buissons. Je ne sais que faire de moi – j'aimerais me rendre utile. J'essaie d'aider Lamina à décharger les bagages, mais n'étant pas doté d'yeux de chat, lorsqu'il me désigne les cordages, je suis incapable de discerner les nœuds dans le noir. Il m'envoie, d'un petit coup de coude, rejoindre Jadoullah, qui a creusé un trou dans le sable et prépare le feu.

Je lance : « *Ya, hadha huwa an-nar!* », en forçant sur les décibels par désir d'entrer dans ses bonnes grâces : « Oh, voilà le feu ! »

Jadoullah émet un son vague qui n'a rien de l'expressivité avec laquelle il s'adresse aux dromadaires.

À croupetons sur le sable, il s'en va farfouiller dans les épines et revient avec une poignée de crottes de la taille de noix de pécan. Le feu les assèche et les noircit, comme des pointes d'allumettes. Il indique le buisson d'un bref mouvement de tête et grogne le premier mot qu'il daigne m'adresser – *jamal*, chameau. Je comprends alors que les crottes de chameaux servent de combustible; leur taux élevé d'ammoniac en fait un excellent allume-feu.

Des mains calleuses plongent dans un sac en peau de chèvre orné de motifs peints et en extraient de pleines poignées de riz. Le riz cuit dans un pot, tenu à quelques centimètres au-dessus des flammes par un bout de bois fourchu pris dans les buissons, tandis que Lamina sépare les braises pour former un second feu, plus petit, pour la théière. En attendant que l'eau bouille, il dégrafe la boucle d'une pochette de cuir dont il tire quelques pincées de tabac à priser. Ses narines frémissent, et il en presse la peau du bout des doigts, tel un potier apposant de délicates touches finales à la bordure de son ouvrage. Je l'observe avec une certaine insistance (j'ignore s'il existe un code interdisant de lorgner quelqu'un en train de priser), et il lève les yeux. Pour la première fois, nos regards se croisent. Les flammes dessinent des ombres sur son visage, le nimbant d'une aura d'une puissance surnaturelle : un roi de feu de camp.

« De quel pays viens-tu ? » me demande-t-il.

Sa voix est plus posée, son visage plus détendu maintenant – adoucis, probablement, par le tabac. Je pense à la description de l'Angleterre qu'Al-Idrisi a consignée dans le *Livre de Roger*, écrit à la demande du roi de Sicile au XII<sup>e</sup> siècle. « C'est une grande île, en forme de tête d'autruche [...], l'hiver y est permanent. » Cela fait presque six mois que je voyage. Ici, parmi des gens que je connais à peine, dans une culture dont je ne possède pas les clés, je suis soudain submergé par une vague de nostalgie. Je parle de moutons sur des collines crayeuses vert menthe... de villes tentaculaires débordant d'activité... de champs de foires, de théâtres et de barques dans Battersea Park...

– Mais il fait très froid, dis-je, en me souvenant d'Al-Idrisi. Parfois le vent souffle si fort et l'air est si froid qu'on voit la vapeur sortir de la bouche des gens.

– La nuit ? demande Lamina.

– Non, le jour aussi.

Là, mes compagnons dressent l'oreille. Je leur parle de la glace et de la grêle, de batailles de boules de neige, d'inondations dans le sud-ouest de l'Angleterre forçant les gens à se réfugier sur leurs toits dans l'attente de bateaux de sauvetage. J'en rajoute, mais bon, ils vivent au Sahara. Ils ont l'habitude des extrêmes.

« Que Dieu nous garde ! » Lamina se tourne vers Jadoullah pour lui expliquer ce que j'ai raconté, et tous deux enroulent leurs bras autour de leur corps. Ils me considèrent d'un œil différent. J'ai dû les impressionner. Si le *toubab* peut survivre dans des conditions climatiques aussi extrêmes, peut-être n'est-il pas aussi godiche qu'il en a l'air. Même s'il ne sait pas seller un chameau.

Après avoir bu notre thé, Lamina me fait signe de me coucher à l'endroit où le feu s'est consumé. C'est la meilleure place, aussi confortable qu'un matelas avec une bouillotte. Je m'allonge de tout mon long sur le sable chaud, les cuisses un peu courbates, avec un agréable sentiment de fatigue. Miroitant au-dessus de moi, le champ d'étoiles est bas et proche, un flux de lumière si dense qu'il est aussi difficile d'identifier les constellations que de retrouver un ami dans une foule en délire. Une météorite clignote dans un caillot d'étoiles, puis s'éteint en un clin d'œil, tel un message de détresse envoyé par un alien il y a des milliers d'années. Je me plonge dans la contemplation du ciel – cela me repose de l'effort de la conversation, et me distrait de mes peurs. Tous ces bandits dont on m'a parlé, ces contrebandiers et preneurs d'otages, qui hantent les dunes de sable, tels les djinns et les fantômes qui pourchassèrent les voyageurs des siècles passés, ou ces nomades qui brutalisèrent le major Laing. Mais lorsque j'essaie de m'endormir, joue sur le sable, l'inquiétude me saisit de nouveau, et je me tourne vers Lamina pour me rassurer.

Il est assis ; le dos bien droit, son turban déplié en travers de ses genoux, épilant les barbes de cram-cram de ses plis froissés. Avec son haut front chauve et son nez aquilin, il a un air d'honnêteté qui me fait penser à un guide d'un livre de contes : le lapin blanc d'*Alice au pays des merveilles* ou M. Tumnus, le faune du *Monde de Narnia*. Quelqu'un qui peut m'enseigner tout ce qu'il faut que je sache. Aujourd'hui, on a abordé la question de la selle et des bagages, mais j'ai tant d'autres choses à apprendre ; il m'a laissé entendre que, demain, on se concentrerait sur ma façon de monter. J'ai rencontré Lamina il y a quelques heures seulement, je le connais à peine, mais il m'inspire confiance. Malgré toutes les histoires terrifiantes



qu'on m'a racontées à Tombouctou, je suis persuadé de sa bienveillance.

*Eh bien... Dans un coin de ma tête, une petite voix m'asticote, comme ces graminées pleines de piquants qui s'accrochent à nos vêtements. Bien sûr que tu lui fais confiance. Te voilà en plein désert maintenant – as-tu le choix ?*



## Table

<i>Carte : Le voyage à Tombouctou</i> .....	8
Prologue .....	11

### Première partie AU MILIEU DE NULLE PART

1. Cité d'Or .....	23
2. Dîner avec les hommes bleus.....	31
3. La tombe de l'homme blanc.....	41
<i>L'école pour nomades. Leçon 1 : Les bagages</i> .....	53

### Deuxième partie VILLE

4. Le sanctuaire des fientes de pigeons.....	63
5. Le coup de glotte .....	79
6. Mort d'un dromadaire .....	87
<i>L'école pour nomades. Leçon 2 : Monter</i> .....	97